Document generated on 07/06/2025 5:52 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Le grand départ

Jeanne Hébert

Number 89, Spring 2007

Cimetières

URI: https://id.erudit.org/iderudit/3181ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hébert, J. (2007). Le grand départ. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (89), 86–89.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2007

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Le grand départ
Jeanne Hébert

Je n'aurais pas dû venir jusqu'ici. Moi, seule, dans cette nappe de brouillard opaque qui s'étale interminablement sur ce coteau. C'est arrivé soudainement, dans un ciel sans nuages. Et maintenant, pas moyen de faire demi-tour. Aucune maison en vue. Jusqu'à la radio qui m'abandonne. On n'entend plus que des bruits parasites. On n'entend plus que mon cœur qui bat très fort. Trop fort. Serrer le volant entre mes jointures blanchies réveille une douleur ancienne au niveau de l'épaule. Mais qui s'inquiète d'une tendinite, alors que je pourrais mourir bêtement dans un accident causé par le brouillard ?

Si cela devait arriver, j'imagine le mince entrefilet dans le journal :

« Une quinquagénaire de Québec trouve la mort au volant de sa voiture, dans la région de Charlevoix. La police soupçonne le brouillard d'être à l'origine de l'accident fatal. »

Non, mais tu te rends compte ? On disposerait de toi en quelques lignes dans le journal. À mon avis, la perte d'un être de ta qualité mériterait un article dans le *Paris-Match*. Allez ! Invente-le, ce reportage, au lieu de te laisser gagner par la panique. Le titre d'abord : DRAME, non… TRAGÉDIE… c'est mieux ! Attends un peu… je le vois d'ici :

Tragédie mortelle dans Charlevoix

en lettres très noires et bien grasses. Ce qui frapperait tout d'abord dans cet article, ce serait les photos. La première photo s'étalerait à pleine page, telle une *Symphonie pour tôle tordue*. Dans un paysage digne d'une vallée suisse, on apercevrait ma voiture en accordéon, et moi-même, sanglante et couverte d'ecchymoses, la tête passée à travers le pare-brise. En médaillon, un cliché de moi, pris il y a dix

ans. Je ferais « jeune » et mon merveilleux sourire ne pourrait que me gagner tous les cœurs.

Plus bas, une photo de ma maison avec la légende :

« Jeanne a quitté ce coquet pavillon de banlieue, en ce samedi matin ensoleillé, sans se douter qu'elle n'y reviendrait plus. »

Paris-Match adopterait l'euphémisme *coquet pavillon de banlieue* plutôt que *cabane au Canada*, qui aurait pourtant le mérite de serrer la réalité de plus près. On recueillerait le témoignage de quelques voisins :

« Une femme sans histoire », dit l'un.
« Une dame très digne », renchérit l'autre.

La photo la plus touchante serait sans conteste celle où l'on verrait mon fils à bord du traversier, près de Lévis. Prise au soleil couchant, la silhouette de mon héritier se profilerait sur une vue panoramique de la ville de Québec. Il s'apprêterait à répandre mes cendres sur le fleuve Saint-Laurent (est-ce permis ?).

« Pauvre maman ! Elle n'aurait jamais dû sortir de Québec. Quelle ironie ! Elle qui aimait se définir comme *la seule conductrice au Québec* à ne jamais excéder les limites de vitesse. Elle qui s'inquiétait dès que je passais le cap des 100 km/h. La voilà morte absurdement, à 50 km/h, dans la purée de pois. Pauvre maman ! Elle a fini de s'inquiéter pour moi. »

Fouineurs, les paparazzis auraient déniché mon ex-ami de cœur. Pas rasé, sous le choc, il en oublierait de contracter ses abdominaux pour la photo. Cela lui donnerait l'air de ce qu'il est devenu : un sexagénaire bedonnant.

« C'est sa propre faute si elle en est là », déclare-t-il. « La pauvre ! Elle détestait conduire. Pendant les cinq ans qu'a duré notre relation, je lui ai servi de chauffeur quand nous sortions en dehors de la ville. Avec le résultat qu'elle a graduellement perdu confiance en ses capacités de conductrice. Comme elle était peu douée dans ce domaine au départ, elle devait paniquer chaque fois qu'elle prenait le volant, depuis notre rupture. Si au moins elle avait répondu à ma dernière lettre d'amour, nous n'en serions pas là, se désole-t-il. Je lui avais écrit : "Reviens ! Tu dois mesurer les conséquences de ton geste : à notre âge, il n'est pas facile de trouver quelqu'un d'autre. Nous risquons de vieillir en nous desséchant comme deux pruneaux." Elle a choisi d'ignorer ce cri du cœur, et maintenant la voilà partie pour le Grand Voyage. Dommage ! J'aurais pu la conduire en toute sécurité pendant encore au moins une vingtaine d'années. Dommage ! », répète-t-il en étouffant un sanglot.

Impitoyables, les paparazzis interrogeraient ma vieille mère effondrée :

« Je ne l'ai pas laissée sortir de la cour avant l'âge de six ans. Et puis, il a bien fallu céder, pour qu'elle aille à l'école, comme les autres enfants. Hélas ! les enfants grandissent et deviennent adultes. Ah ! si elle m'avait écoutée, elle ne se serait pas donné ce défi mortel de conduire jusqu'à Saint-Irénée. »

À l'appui de ses dires, une photo pathétique du contenu de mon sac à main, éparpillé sur le siège du passager. Outre mon rouge à lèvres, un paquet de kleenex et ma brosse à dents, une flèche indiquerait un billet de concert. La légende déplorerait :

« Elle ne verra jamais Daniel Bélanger en spectacle,
au Domaine-Forget, à Saint-Irénée. »

Sur la dernière page, les yeux rougis, Josée gémirait :

« Ah ! si seulement j'avais été libre pour l'accompagner, samedi dernier. Je savais qu'elle craignait d'effectuer *ce trajet accidenté où les gens conduisent comme sur une piste de course*. Ce sont ses propres mots. Je l'ai suppliée de ne pas s'y aventurer, si elle ne se sentait pas en pleine possession de ses moyens. Je lui ai proposé d'attendre une semaine ou deux, que je puisse l'accompagner. Mais elle tenait à entendre Daniel Bélanger… et puis, comme elle disait, c'était une façon pour elle de reprendre le contrôle de sa vie. De faire ce qu'elle avait envie de faire, au moment où elle en avait envie, puisque, désormais, elle était libre comme l'air. Avec Jeanne, c'est un jeune espoir de la littérature québécoise qui s'éteint à l'âge de cinquante-quatre ans », conclut la prof de l'atelier d'écriture, d'un ton sibyllin.

Le chanteur Daniel Bélanger, joint au téléphone, déclare : « Ce soir-là, j'ai chanté pour elle. »